

5e Dimanche de Pâques B **Lectio divine sur Jn 15, 1-8**

Avec l'image traditionnelle de la vigne, Jésus développe un sujet privilégié dans l'évangile de Jean, celui de la vie et comment l'obtenir. Ici, puisque il s'adresse à ses disciples durant la nuit de la trahison, a une indéniable portée ecclésiale et un effet dramatique évident : l'enracinement dans Le Christ est la clef pour la fidélité d'une communauté qui va à le perdre physiquement. Demeurer en lui libère de l'angoisse que sa disparition produit ; seulement le perdra celui auquel il lui manquera. S'enraciner en lui est la forme de l'avoir, de ne pas le perdre. Comme le sarment sur la vigne. La communauté de vie est garantie pour celui qui demeure ancré au Christ. Telle permanence a son épreuve : on doit se donner et voir les fruits. Amour sans efficacité, foi sans pratique, c'est un amour nécessaire de taille ; amour sans fruits, c'est un amour voué au feu, comme les feuilles mortes inutiles. Par contre, celui qui aime avec les œuvres, qui fructifie sa permanence dans le Christ, verra fructifiés même ses désirs : la demande de celui qui se donne, c'est ce que Dieu attend de lui, sera satisfaite ; le Christ ne laissera sans accomplissement les désirs de celui qui accomplit sa volonté. Telle est la capacité de vivifier de la vraie vigne, le Christ.

A l'heure où Jésus passait de ce monde à son Père, il disait à ses disciples : « Moi, je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui donne du fruit, il le nettoie pour qu'il en donne davantage. Mais vous, déjà vous voici nets et purifiés grâce à la parole que je vous ai dite : « Demeurez en moi, comme moi en vous. »

De même que le sarment ne peut pas porter du fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi. Moi, je suis la vigne, et vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure, celui-là donne beaucoup de fruit, car en dehors de moi, vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est comme un sarment qu'on a jeté dehors, et qui se dessèche. Les sarments secs, on les ramasse, on les jette au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. Ce qui fait la gloire de mon Père, c'est que vous donniez beaucoup de fruit : ainsi, vous serez mes disciples ».

I. LIRE : Comprendre ce que le texte dit en considérant comme le dit

Ouvert sans préparation (Jn 14, 31), le discours de présentation de Jésus comme la vraie vigne (Jn 15, 1-2), ne peut pas être considéré proprement comme une parabole ou allégorie, quoiqu'il soit développé sous l'image de la vigne, d'une grande tradition dans l'AT et avec des connotations eucharistiques dans le christianisme primitif (Did 9, 2). La vigne appartient à la culture de la terre de Canaan (Nm 13, 23 ; 1 R 5, 5) ; comme symbole (Os 10, 1 ; Is 5, 1-6 ; Jr 2, 21 ; Ps 80, 9-16 ; Ez 15, 1-8) sert pour illustrer l'alliance de Dieu et l'infidélité du peuple et son châtement, mais jamais ne fut dans l'AT une image personnelle du Messie ; son référent était, toujours, le peuple de Dieu.

L'identification du Jésus johannique avec la vraie vigne est, donc, insolite, osée. L'image est immédiatement interprétée : la vigne c'est lui ; le responsable et le vigneron, son Père (Jn 15, 1). Jésus est la seule vigne qui ne déçoit pas le Père, le propriétaire ; Jésus donne vie, mais la propriété et la stimulation, le soin et le travail est du Père. L'authenticité de Jésus réside dans sa correspondance aux efforts du Père, dans l'accomplissement de ses attentes. Cette fidélité à Dieu, Jésus la fait possible à celui qui vit en lui et de lui, comme le sarment qui vit de la vigne.

De cette fidélité personnelle de Jésus s'en suit sa capacité de donner vie aux sarments/disciples. Comme le vigneron, Dieu même cultive sa propriété : coupe (*arrache*) en hiver les tiges improductives et taille (*nettoie*) en printemps les pampres excessifs (Jn 15, 2) ; que le sarment puisse donner des fruits est l'objectif de la taille du vigneron. Dans la vie du disciple, existence féconde et douloureuse taille vont unies : Dieu taille pour favoriser la fertilité de ceux qui sont greffés sur le Christ.

Taillés, les disciples sont déjà propres, purifiés (Jn 15, 3) grâce à la parole de Jésus, qui les a séparés du monde et centrés sur Dieu. Avant c'était Dieu qui tailla, maintenant c'est Jésus qui nettoie (Jn 13, 10) ; sa parole a été principe de séparation et de fertilité, purification et fructification. La purification, donc immérité. De lui naît la tâche impérieuse : la permanence réciproque (Jn 15, 4.5) ; il ne suffit pas d'être avec lui, propres par avoir accepté la parole, c'est nécessaire demeurer en lui pour donner de fruit. L'image éclaire le sens : jamais on n'a vu que le sarment soit détaché de la vigne et qu'il soit fertile. Le disciple reste uni à Jésus pour être fécond. Union vitale et fécondité sont inséparables : la fertilité du

disciple dépend de la fidélité au Christ ; sa corruption, de sa séparation de lui.

Avec la répétition de la formule de révélation (Jn 15, 5 : *Je suis la vigne*) une nouvelle nuance est introduite dans le sujet de la permanence : la relation entre les disciples et Jésus est intime (*vous, les sarments*). La capacité du chrétien pour faire quelque chose dépend de son enracinement dans le Christ ; sans lui, rien n'est faisable (Jn 15, 5 ; 1, 3). Plus encore, se séparer de lui signifierait non seulement stérilité, mais aussi ruine. Il n'y a pas d'autre alternative à celle de donner de fruit que se sécher et être brûlés ; le processus, irréversible, est décrit avec adresse et efficacité ; ne pas rester en lui conduit inéluctablement à la perte (Jn 15, 6).

Demeurer en Jésus, par contre, ce qui implique la permanence de sa parole en chacun de nous, obtient d'être écouté quand on prie (Jn 15, 7 ; 14, 10.13). La parole gardée garantit la communauté de vie et de volontés entre le Christ et les croyants. Celui qui suit les paroles de Jésus sait que ses désirs atteignent Dieu. Obéir le Christ obtient les attentions du Père. C'est ainsi que l'existence chrétienne, qui est permanence dans le Christ et capacité de donner vie, réalise l'œuvre du Christ, autrement dit, la *gloire* du Père.

II. MÉDITER : Appliquer ce que le texte dit à la vie

Sûrement ne nous a pas surpris entendre que Jésus, dans l'évangile, se compare à une vraie vigne : nous sommes tellement habitués à ces paroles qu'elles ne nous provoquent plus aucune surprise ! Et, cependant, ne laisse pas d'être insolite cette image-là ; aucun de nous n'aurait pas osé identifier Jésus à une vigne, et, en plus, la vraie. Pour quoi le fait-il ? Qu'est-ce qu'il veut signifier avec cette comparaison ?

C'est à supposer que notre difficulté ne l'ont pas eue les premiers auditeurs de Jésus ; ils savaient très bien que le symbole de la vigne avait été maintes fois utilisé dans les Écritures pour se référer au peuple de Dieu. Israël était considéré comme la vigne propriété de Dieu, le peuple duquel s'occupe Dieu, l'objet de ses travaux, le lieu de ses fatigues. Israël imaginait que Dieu l'aimait, le soignait, le gâtait comme un bon vigneron prend soin de sa vigne préférée. Mais les disciples durent se surprendre de que Jésus s'appropriât de cette image et l'appliquât à sa propre personne : « je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron ». Tous les efforts et les illusions qu'un homme met dans sa propriété, toutes les ardeurs et les travaux qu'elle lui provoque sont comparables aux soins et à la préoccupation que Jésus essaie à son Père. Dieu est totalement penché sur Jésus, comme le vigneron sur sa vigne : en conséquence, pour pouvoir participer aux soins de Dieu on devra avoir part au Christ, la vigne de ses soins ; ce ne sera plus, donc, l'appartenance à un peuple, même qu'il soit saint, ce qui nous fera objet des attentions du Père, mais l'attachement à Jésus, le Fils de Dieu. Vivre enracinés dans Jésus, comme le sarment sur la vigne, nous obtient les attentions et les soins personnels, appliqués, paternels, de tout un Dieu.

Nous devrions aujourd'hui surpasser notre scepticisme et ce doute permanent où nous vivons de si Dieu réellement prend soin de nous, de notre famille, de notre petit monde et de tout le monde. Nous devrions, surtout, nous demander le pourquoi, et quand, nous ne nous sentons pas objet des attentions de Dieu. Parce que le coupable ne sera sûrement pas Dieu, comme Jésus le fit voir à ses disciples :

1. *De même que le sarment ne peut pas porter du fruit par lui-même s'il ne demeure pas sur la vigne, de même vous non plus, si vous ne demeurez pas en moi.* Pour sentir la main puissante de Dieu, la chaleur de sa présence, la consolation de sa compagnie, il faut choisir le Christ, se savoir ancré en lui, comme le sarment sur la vigne. Fréquemment aujourd'hui nous, les disciples, vivons notre foi en prêtant notre attention à Jésus les dimanches et les fêtes à garder, et les reste des jours, ces qui vraiment comptent, nous suivons, d'autres voix et d'autres maîtres. Chaque journée nous cherchons, hors le Christ, soit une idée soit une autre personne, un bon projet ou un rêve inaccessible, un travail, la chance dans le loto, la solution d'un problème, nous rassurer contre l'incertitude de l'avenir, des occasions pour prospérer..., et nous nous plaignons de la négligence de Dieu envers nous. En vivant à la marge du Christ, sans le besoin même d'avoir à agir contre lui, ou en programmant notre vie sans nous tenir à ses exigences, en désirant fructifier et nous enraciner hors la portée de Dieu, nous n'arriverons pas à nous sentir atteints par son amour, nous serons condamnés à vivre marginalisés de ses soins, nous souffrirons de ses inattentions.

Par contre, faire de Jésus-Christ la raison de notre vie et l'aboutissement de nos projets, la racine de nos espérances et le lieu où elles vont fleurir, fera que nous sentons l'estime de Dieu, sa volonté d'être notre gardien et Père. Comme Il l'a été pour Jésus : ce n'est pas trop difficile de sentir réellement l'affection de Dieu ; il faut vivre identifié à Jésus, à sa vie et à sa mort, à ses œuvres et à ses pensées. Coûte que coûte. Parce

que, certes, cela va nous coûter. Sûrement plus que ce que nous sommes disposés à accorder. Mais beaucoup plus sera ce que nous perdrons : les soins de Dieu et ses attentions.

2. *Tout sarment qui est en moi, mais qui ne porte pas de fruit, mon Père l'enlève ; tout sarment qui donne du fruit, il le nettoie pour qu'il en donne davantage.* Non parce que Dieu soit Bon, qu'il l'est, il faut penser que nous ne puissions qu'attendre de biens de Lui. Comme le vigneron soigne en taillant et fortifie la vie de la vigne en la libérant des parties inutiles, stériles, ainsi Dieu fait avec ceux qu'Il aime vraiment. C'est que, comme le bon vigneron avec sa vigne, Dieu ne nous soigne pas parce que nous Lui donnions déjà les fruits qu'Il s'attend, sinon qu'avec son travail Il espère obtenir de meilleurs fruits que ces que nous Lui offrons. Comme le meilleur Père avec son fils, Il ne nous aime pas parce que nous soyons déjà bons, Il nous aime pour nous faire meilleurs. Cela ne devrait pas nous surprendre : sans des soins qui mortifient, sans des attentions qui contrarient, sans des interventions qui coupent nos chemins, nous ne nous sentirions pas vraiment aimés, effectivement aimés. Se sentir bien avec quelqu'un n'est pas encore l'aimer vraiment : un amour sans exigences est un amour bon marché, sans conséquences, si facile à donner que facile à retirer. Et ce n'est pas celui-ci la classe d'amour que Dieu nourrit envers ceux qu'Il aime, car ils vivent enracinés sur son Fils bien-aimé, enracinés sur le Christ Jésus.

Nous aurons, donc, à nous demander si nous sommes prêts à souffrir les soins de Dieu, si nous voulons que Dieu nous importune par ses attentions, si nous désirons payer le prix dû à son amour. Car, il se peut que, éventuellement, nous nous plaignions de ne pas obtenir ce que nous ne sommes pas disposés à payer en échange : vivre sous les attentions de Dieu n'implique pas être exonéré de tout malheur ou hors portée du mal quotidien, de la contrariété, de l'insignifiance, de la routine. Se savoir dans ses mains, se sentir dans le cœur de Dieu, ne nous épargnera pas du drame dans nos vies ni de l'erreur. Il ne faut pas s'attendre à être des hommes avec chance seulement par ce qu'on est des croyants médiocres. Nous saurons, en toute raison, que nous ne sommes n'importe qui pour Dieu, que nos affaires ne Lui laissent pas indifférent, quand nous sentions le poids de sa main sur nous. Au lieu de prier Dieu d'avoir une meilleure rétribution, nous pourrions nous conformer de accepter comme bon le traitement qu'Il veuille nous donner. Ou est-ce que la vigne se rebelle quand on la taille pour qu'elle soit fertile, ou le fils doute de l'amour du Père qui lui exige plus parce qu'il l'aime plus ?

Et ce qui est plus grave : il ne faut pas oublier, nous le rappelle Jésus, que sarment qui n'est pas taillé, soigné, est rejeté et voué au feu. Nous ne pouvons pas être toujours dégoûtés par la volonté de Dieu sur nous : celui qui d'entre nous désire être considéré comme fils doit accepter sur lui l'autorité du Père. Repousser sa pédagogie a comme conséquence être privé de ses attentions. Et si celui-ci est notre cas, nous ne savons pas bien ce que nous sommes en train de perdre. Celui qui demeure en Christ, au soin de Dieu, recevra tout ce qu'il demandera. Si en nous laissant soigner par Dieu, nous donnons les fruits qu'Il s'attend de nous, Dieu s'occupera de que fructifient même les désirs les plus insignifiants de notre cœur. On ne pourrait pas attendre plus d'un Dieu tellement soigneux avec les siens. Et tel est le Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, pour tous ceux qui font de son Fils le lieu de leur enracinement et la source de leur vitalité. Être écouté du Père est le salaire du disciple que reste uni à son Fils Jésus.